

CÉCILE
COULON

La langue des choses cachées



L'ICONOCLASTE
ROMAN

Prologue

C ar c'est ainsi que les hommes naissent, vivent et disparaissent, en prenant avec les cieux de funestes engagements : leurs mains caressent et déchirent, rendent la peau si douce qu'on y plonge facilement des lances et des épées. Rien ne les effraie sinon leur propre mort, leurs doigts sont plus courts que ceux des grands singes, leurs ongles moins tranchants que ceux des petits chiens, pourtant ils avilissent bêtes et prairies, ils prennent les rivières, les arbres et les ruines du vieux monde. Ils prennent, oui, avec une avidité de nouveau-né et une violence de dieu malade, ils posent les yeux sur un carré d'ombre et, par ce regard, l'ombre leur appartient et le soleil leur doit sa lumière et sa chaleur. Ils se nourrissent des légendes qui font la terre ronde et trouée, le ciel bleu et fauve, ils construisent des villes géantes pour des vies minuscules et la haine

de cette petitesse les pousse à toutes les grandeurs. En amour, ils ne comprennent rien aux secousses du cœur et du sexe, ils tentent de les apaiser, leurs forces sont fragiles, leurs corps mal préparés aux tempêtes des sentiments. Ils ont trouvé un langage pour tout dire ; avec ce trésor, ils s'épuisent à convaincre qu'ils sont les chefs, les puissants, les vainqueurs.

Qu'importe qu'ils violent des femmes, des enfants, des frères ou des inconnus, qu'importe qu'ils vident des océans et remplissent des charniers, tout est voué à finir dans un livre, un musée, une salle de classe, tout sera transformé en statue, en compétition, en documentaire. Alors, qu'importe qu'ils incendient des bibliothèques, des villages et des pays entiers, qu'ils martyrisent ceux qu'ils aiment, il faut pour vaincre tout brûler, et regarder les flammes monter au-dessus des forêts jusqu'à ce qu'elles forment sous l'orbe des nuages de grandes lettres illisibles. Qu'importe qu'ils passent sur cette terre plus vite qu'un arbre, une maison, une tortue ou un rivage, ils sont si beaux, avec leurs yeux pleins d'amour et leurs mains pleines de

sang, ils sont si beaux, avec leurs corps comme des brindilles, ils se tiennent droit, ils imitent les falaises, ils se croient montagnes ou sommets, ils sont si beaux dans leur soif capable de tarir les sources les plus anciennes, ils sont si beaux dans la timidité du premier baiser, cela ne dure qu'une seconde mais après ils ne seront plus jamais grands. Oui, c'est ainsi que les hommes naissent, vivent et disparaissent.

Au milieu de cette foule aveugle, titubante, certains comprennent les choses cachées. Ils devinent en silence les grands tremblements du corps, les affaissements soudains du sang, ils possèdent le don, la force. Ils se mêlent aux autres et les soignent, les apaisent, ils ressemblent à des hommes et des femmes mais ils portent en eux des décennies de douleur et de joie, ils connaissent le feu, ils l'ont en eux, ils maîtrisent les flammes. Comme des chiens de berger autour d'un troupeau affolé par l'orage, ces gens-là s'approchent d'un corps et immédiatement le corps parle avec eux, s'exprime, ils entendent, écoutent, répondent, ils guérissent, dans un fond de ferme, près d'un lit sale, à côté d'un berceau cassé, ils guérissent,

voilà, on les appelle pour cela, mais c'est bien autre chose que nous ne comprenons pas.

Ils ont appris, très tôt, la langue des choses cachées.

Ami-pente, l'odeur du sang et des trembles mouillés lui parvint. Il avait marché longtemps : la journée finissait à mesure que la colline, derrière lui, s'arrondissait, et qu'une autre, devant lui, s'élevait. Le hameau gisait là, sous ses yeux abîmés par la bruine, il voyait un filet de maisons gris et noir de part et d'autre de ce qui ressemblait à une rivière, si étroite qu'elle disparaissait presque entre les arbres. Il distinguait deux ponts, bombés, plutôt larges, qui enjambaient fièrement le cours d'eau. L'église, toute menue dans cette vallée, tendait vers les nuages son clocher silencieux. D'où il se trouvait, il compta vingt maisons, trois longs bâtiments à l'écart – des étables –, une route qui piquait à l'entrée du village et sortait de l'autre côté avant de remonter.

C'était sa première fois.

Sa *mère*, âgée, ne quittait plus leur maison, à trente kilomètres. Quand on l'avait appelée, cette fois-ci elle s'était tournée vers son *fils* et il avait compris. Il prenait son tour. Il faisait suite.

– Où dois-je aller ?

– Entre deux basses collines. Il n'y a qu'un seul lieu-dit : le Fond du Puits. Ne traîne pas, tu es attendu.

– Et si je me perds ?

– Tu ne te perdras pas. C'est pour ça que les braves gens font appel à nous : car nous ne nous perdons jamais. Tâche de t'en souvenir.

Puis elle avait préparé un bagage léger et il était parti pour une journée de marche, les yeux fixés sur les basses collines à l'horizon, qui enfermaient un village où les âmes perdues avaient appelé.

Sur le chemin dix fois il s'était retourné, croyant sentir sa *mère* derrière lui. Mais rien ne bougeait, ni les trembles verts et longs, ni les prairies débordées par leurs fleurs. Le vent brisa le paysage en milieu de journée, il crut y entendre la voix de sa *mère*. Il devait avancer vite, passer la colline, arriver avant

la nuit. Là, on attendait sa venue, il comprendrait, avait-elle dit, quelqu'un viendrait l'accueillir, on l'emmènerait dans une maison, et ça commencerait au bord d'un lit, près d'un malade. Cent fois il avait accompagné sa *mère* quand elle était appelée – il n'y avait pas d'autre manière de le dire, *elle était appelée* –, quand les hommes ne savaient plus où demander de l'aide. Les hôpitaux étaient trop loin, les médecins absents, les vieux refusaient d'être soignés autrement que par des coupeurs de feu, des guérisseurs, des rebouteux. Les noms qu'on donnait à sa *mère*, elle s'en accommodait, et quand son *fils* lui demandait comment elle se définissait, elle répondait : « Nous voyons des choses cachées et il n'y a pas de mot pour cela. »

Alors elle laissait celles et ceux qu'elle nommait « braves gens » utiliser le langage qu'ils voulaient pendant qu'elle apprenait le sien à son *fils*. Aujourd'hui, sur un chemin sans bornes, il partait seul accomplir cette tâche. Voir les choses cachées.

C'est une manière douce – trop douce – de raconter. Ce garçon, cheminant à dos de basse

colline pour atteindre le Fond du Puits, ce garçon,
jeune comme une tige, moins joli qu'un enfant
mais plus qu'un adulte, ce garçon, pour les lan-
gues habituées aux choses cachées qu'il s'en va
voir,
ce garçon est un drame.

Le Fond du Puits repose toujours à l'ombre : l'eau y est fraîche, l'herbe plus verte que sur les deux seins pelés qui l'entourent, une seule route le traverse, un clocher le grandit. Les maisons y sont bien rangées. Les vivants persistent à vivre. On ne quitte jamais le Fond du Puits sur ses deux jambes, mais toujours portés par d'autres. Des sorciers insolents ont fait ici de grands feux pour attraper le soleil et le soleil les a punis : plus jamais il ne vient. Parfois il effleure, en de rares occasions, il brûle les yeux, la peau éclate en bulles rouges sur le dos des enfants, alors on se terre encore plus loin, dans les arrières-cuisines et sous les apprentis en bord de rivière. Le Fond du Puits s'appelle ainsi car, du sommet de la colline où le garçon se trouve, on n'imagine pas que la terre puisse accepter des endroits pareils.

Il comprend pourquoi sa *mère* l'a envoyé à sa place : elle n'a plus l'âge de marcher jusque-là. Elle n'a plus l'âge d'affronter cette solitude, ces vallées enfoncées. Lui doit apprendre que le soleil, ici, est un meurtrier, que l'eau est si froide qu'elle écrase le ventre, que la nuit les deux collines se rapprochent pour tenir entre leurs cuisses les maisons au chaud jusqu'à l'aube. Sa *mère* n'a plus l'âge d'entrer en ces lieux. Il le sent, depuis la pente qui tourne entre des bosquets de genêts et des corridors de fleurs de carotte. Il n'y a aucun troupeau, aucun barbelé aux rives des champs, pas d'affût de chasse à l'orée des bois. Entre les basses collines, il n'y a rien que le Fond du Puits.

Il se demande s'il en sortira vivant.

La nuit tombe : le prêtre attend devant la croix plantée dans un rocher gris, il a appelé la *mère* le matin, il sait où la trouver, comment l'atteindre. Lorsqu'il demande, elle vient. Mais la *mère* est vieille : le prêtre ne sait pas que cette fois son *fils* arrive. Quand la silhouette du garçon apparaît au pied de la colline, le prêtre, noir d'habit et d'iris, pense qu'un voyageur s'est égaré. Il avance promptement, ne souhaitant pas être dérangé quand la vieille viendra, mais alors que sur ce chemin à peine plus large qu'un grand cercueil les deux hommes se rapprochent, le prêtre reconnaît immédiatement l'étranger. Il y a dans sa démarche, dans son reste d'enfance, la trace de la *mère*, son pas inaudible, son calme, sa chevelure volante, mal peignée, et son dos droit malgré les trente kilomètres à pied. Le garçon s'arrête au milieu du chemin, il incline la tête et murmure :

- Vous savez qui je suis.
- Le prêtre esquisse un sourire.
- Vous êtes le *fil*s de votre *mère* et vous êtes arrivé bien vite. Suivez-moi.

Ils reprennent route côte à côte. De loin, on croirait des amis qui se rendent à un dîner sous les arbres, mais vite ils disparaissent, la nuit est entièrement là. Deux hiboux se répondent de l'autre côté du pont : le prêtre veut dire quelque chose, que c'est bon signe quand on arrive d'entendre ces hululements, rarement les oiseaux nocturnes souhaitent la bienvenue, mais c'est la première fois que le garçon vient ici et le prêtre sent son cœur battre à ses côtés à mesure qu'ils pénètrent dans la rue principale. Les maisons dorment : les deux hommes passent le pont, les chaussures du prêtre claquent sur les pavés inégaux et les savates du garçon glissent, *il semble marcher sur l'air*, pense le religieux. Le gave est furieux : le prêtre entend l'eau éclater sur les roches, il croit sentir le pont se dérober sous ses pieds. La rivière se retourne dans son lit : elle a commencé à ruer quelques heures avant l'arrivée du garçon, et son compagnon jurerait que sur son passage elle hurle, mais

l'enfant aux cheveux de vieillard ne quitte pas l'église des yeux.

– Je dois dormir quelque part.

– Tout est arrangé: il y a une ancienne dépendance du presbytère à l'arrière, répond le prêtre en pointant du doigt un espace flou à côté du clocher. Votre *mère* a pour habitude de loger là.

Le *fils* se remet en marche comme si la conversation n'avait jamais eu lieu. Le prêtre connaît ces gens: rien du monde des hommes ne leur est inconnu, sauf les bonnes manières.

Ils suivent le bord de l'eau, cheminant sur d'anciens remparts écroulés, la nuit est pleine d'oiseaux hurleurs et de froissements de branches, on n'entend rien des maisons fermées, aucune lampe n'éclaire les fenêtres désolées et les paliers en forme de coquillage. Ils avancent sous un pauvre croissant de lune: le prêtre connaît par cœur le Fond du Puits, le garçon voit les choses cachées. Il n'a pas besoin de lumière, elle l'empêcherait de faire son travail. Sur la route entre sa maison natale et le hameau des basses collines, il a plusieurs fois protégé ses yeux du soleil, il s'est arrêté

sous des arbres énormes. Il a pensé qu'il aurait dû partir plus tôt, avant l'aube, pour avancer de nuit. Il ne connaît que cela : les ombres, qu'il suit, qu'il fouille, qu'il traque. Comme sa *mère* le lui a appris. Elle ne travaillait jamais en plein après-midi, privilégiait toujours les petits matins et les lisières de crépuscule. La journée, elle gardait le lit ou le fauteuil devant la cheminée et son *fil*s jouait ou travaillait sur le tapis en attendant qu'elle se lève. Il a passé vingt ans aux pieds d'une femme silencieuse et maintenant, dans cette nuit qui l'accompagne pour sa première visite, le bruit du village endormi l'assaille, son oreille est pleine de la rivière furieuse, des hiboux et des grincements de volets. Il n'est pas habitué à tant de vie, il ne sait pas ce que signifie d'être ainsi placé au centre des hommes.

Le raffut est tel qu'il secoue la tête comme une vieille mule, et ce que le prêtre prend pour de l'orgueil n'est autre qu'une douleur vivace d'être de ce monde sans être de ces gens.